



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

MODES.

BONNETS. — Les petits bonnets en lingerie sont aujourd'hui si jolis et si variés dans leurs formes, qu'ils sont adoptés par les femmes de tous les âges et de tous les genres de physionomies, car il se trouve dans les coupes et les ornemens de ces bonnets tant de différentes dispositions, qu'il est impossible de ne pas rencontrer celle qui vous convient. Nous avons déjà cité les bonnets *à la Juive*, qui ont pour garniture un bouffant de tulle ou de mousseline, séparé par des bandelettes formées par des entre-deux brodés; le devant du bonnet prend ainsi un peu l'aspect d'un turban moabite. Les bandelettes sont doublées en ruban rose, ou d'autres nuances qui se détachent parfaitement sur les plis de mousseline; l'une d'elles passe sous le menton. Cette forme, bien que négligée, est élégante et peut se porter avec de jolies toilettes.

— Les bonnets *à la Ferronnière* ont un genre qui nécessite des traits réguliers. Ils se placent très en arrière, et sont plus jolis en blonde qu'en lingerie.

— Les bonnets *à la Marie-Stuart*, dont la dénomination est parfaitement indiquée par les deux papillons qui se soulèvent de chaque côté des tempes, et la pointe qui baisse au milieu du front, sont sans contredit ceux qui vont le mieux en général, et conviennent aux physionomies de *caprice*, qui sont en majorité dans notre nation. Ces bonnets, en point d'Angleterre, doublés en gaze rose, et ornés de coques de ruban découpées et placées en aigrettes, forment de charmantes coiffures. On en fait aussi en tulle garni de ruches, qui, moins élégans, ne laissent pas d'être gracieux.

— Viennent après les bonnets *à la Babel*, petite forme légère et mutine qui doit se placer avec coquetterie, très en arrière de la tête, et se recommande à tous

les jeunes fronts qui ne craignent point de se découvrir. La garniture en est assez étroite, et est soutenue en auréole par des ornemens de rubans de gaze.

— Tous ces bonnets, et maintes autres formes qui n'ont point encore été baptisées, se trouvent dans les magasins de M^{me} Payan (rue Vivienne). Il s'y fait aussi de charmantes coiffures en blonde ou dentelle noire doublée et ornée de gaze rose, cerise ou verte. Cette dernière nuance est très-bien avec le noir.

LINGERIES. — On brode des mouchoirs de poche en batiste dans un genre assez joli; ce sont des chiffres placés dans les écussons qui forment les coins. Ces chiffres sont brodés en coton blanc, et liserés des deux côtés par un point de queue en couleur. Nous en avons vu en blanc et brun qui étaient très-distingués. Le nom de la personne à qui ils appartenaient était écrit en toutes lettres, et n'était point entouré d'ornemens, mais les lettres étaient grandes et en caractère gothique; la bordure brune, brodée tout autour de la broderie blanche, faisait un charmant effet.

FANTAISIES. — On voit des cabas de tous les genres. L'avantage qu'ils offrent pour les voyages ou les séjours à la campagne, en ont fait inventer de mille espèces. Il y en a en cachemire brodé en soie, en tapisserie, en velours, en filets doublés, etc., etc. Mais pour les fortunes plus modestes, il s'en fait aussi beaucoup en casimir ou mérinos rouge, vert ou bleu, imprimé en dessins poire formant relief. Ils se doublent en taffetas et se nouent par une cordelière.

— On voit aussi beaucoup de petits sacs en filets noirs doublés en gros de Naples ponceau, et noués par des rubans ponceau. Les uns sont garnis de franges noires tout autour; les autres ont aux deux coins du bas deux glands ponceau.

— Les petits tabliers n'ont point encore perdu leur vogue, surtout pour la campagne. On en fait beaucoup en toile,

en laine ou très-fin mérinos couleur noisette, ayant autour et sur les poches des dessins imprimés en noir. Pour les rendre plus élégans, quelques personnes les garnissent en outre d'une dentelle noire.

— Un tablier en gros de Naples vert, orné d'une grecque brodée en soie noire, garni d'une dentelle noire, et ayant des bretelles formant ceinture en cœur devant et derrière, nous a paru très-joli. Les bretelles étaient garnies aussi en dentelle noire, s'élargissant graduellement depuis le bas de la taille jusque sur les épaules, où elles retombaient en recouvrant la moitié de la manche.

— Les jeunes personnes portent des tabliers de mousseline brodée, doublés de taffetas rose; les plus élégans sont garnis d'une petite dentelle qui entoure également les poches.

ÉQUIPAGES. — La voiture la plus élégante pour la promenade est un phaéton à quatre roues, dont la capote est pliée et renversée, et qui n'a ni portière ni tablier; le siège du domestique par derrière, ainsi que la caisse, sont suspendus sur des ressorts elliptiques. Cette caisse est peinte en vert sombre, avec armoiries de même couleur, mais d'une nuance plus claire; les roues et le train sont rechampies de filets ponceau ou bleu. Enfin le principal luxe de cet équipage est d'être attelé de deux beaux chevaux gris pommelé noir bien pareils, à longue crinière noire, à longue queue, et conduit par l'élégant fashionable qui en est le maître. Deux laquais en livrée de fantaisie, fleur de mauve ou pensée, avec aiguillettes en or sur l'épaule, sont assis derrière, et deux autres en pareil costume suivent à cheval. Tel est le type de la mode des équipages.



Le *Gymnase littéraire* est un ouvrage charmant dans lequel apparaissent successivement les productions des femmes qui forment aujourd'hui la galerie littéraire de notre sexe. Mais parmi toutes ces plumes féminines, il en est qui se plaisent à prêter aux hommes leurs pensées, comme pour leur enseigner un système de plaire et de sentir. Tel nous a paru être le but d'un article intitulé *les Laides de Paris*, dans lequel M^{me} Souty a terminé par une signature de femme les réflexions spirituelles et piquantes qu'elle fait exprimer dans un style d'homme. — Nous citerons ici cette jolie fantaisie, si bien combinée pour consoler la laideur et flatter la beauté.

LES LAIDES DE PARIS.

Il ne faut pas disputer sur les goûts; moi, j'aime les laides, elles me plaisent et je les recherche entre toutes. Mais comprenez-moi bien, je n'entends pas parler ici de ces laides de province qui vous regardent orgueilleusement du haut de leur laideur, qui dédaignent de la tempérer par la moindre grâce, qui s'y rengorgent et s'y retranchent comme dans un fort. Je ne parle pas non plus des Anglaises qui sont laides avec une perfection si désespérante quand elles s'en mêlent; celles-là, je vous les abandonne, fussent-elles filles uniques et riches héritières, ce qui arrive fort souvent comme par une sorte de compensation que le ciel leur réserve dans sa miséricorde. Mais je n'abandonne pas ces charmantes laides que Paris peut seul produire, qui en sont une spécialité comme les orgues de Barbarie, et qui vous feraient battre le cœur, à vous, pauvre Parisien exilé, en quelques contrées lointaines qu'elles puissent vous apparaître, tant elles vous rappelleraient ce Paris dont on médite et que partout on regrette. Quand je me détermine à quitter mon

coin de feu où j'aime tant à rêver seul, peut-être parce que j'y place qui je veux; quand je me résigne à m'aventurer dans un de nos brillants salons, ne croyez pas que ce soit pour aller grossir la cour de quelque jolie femme, mendier un de ses regards, vivre des miettes de sa gracieuseté; non, j'établis mon plan d'observation, et je me mets en quête de la laide selon mon cœur, de ma laide d'élection pour la soirée, et j'ai souvent grand-peine à la trouver, tant elle est déguisée sous la grâce et l'élégance de sa parure, tant elle a su bien choisir la coiffure qui lui sied, tant elle s'est prudemment éloignée de ces astres de salons qui absorbent tout ce qui les approche. Ma laide n'a jamais moins de vingt-cinq ans, elle peut en avoir un peu plus de trente, elle est toujours brune de cheveux ou de peau, ses yeux vifs et brillants semblent darder sa pensée; arrangez le reste de sa figure à votre gré, car, outre que je déteste le genre descriptif, l'irrégularité échappe à la description, et c'est peut-être pour cela qu'elle me plaît tant. Sa taille flexible et gracieuse est peut-être un peu plate, ses formes un peu amaigries, mais on a quelque peine à le deviner, car il y a de grandes ressources d'illusion dans une toilette de femme. Son petit pied, toujours en embuscade, est souple, mutin, coquet, et sa main est si soignée qu'on ne pense seulement pas à la trouver trop maigre; et puis elle est si expressive qu'elle paraît charmante. Vous n'avez pas été sans remarquer ce qu'il peut y avoir d'expression dans une main de femme; quant à moi, je vous plaindrais fort si vous n'aviez jamais compris tout ce qu'elle sait dire. D'ailleurs tout parle, tout a son langage dans ma laide, la pensée s'en exhale de partout et la colore de capricieux reflets.

Lorsque je suis parvenu à la discerner, je m'attache à elle, je m'en approche avec délicatesse, et ne pensez pas que ce soit chose si facile, ma laide sait ce qu'elle vaut, et n'est pas disposée à se prodiguer;

elle est attirante et accessible, mais elle n'attire que ce qui vaut la peine d'être gardé. Moi je vaudrais quelque chose, car je suis doué de cette manière d'écouter qui plaît tant aux femmes, je les écoute de l'oreille et des yeux; tout en suivant leur pensée, je ne perds pas de vue le geste gracieux, le regard expressif qui la complète, je ne laisse rien tomber, je m'intéresse à tout, et je jouis de si bonne foi qu'on s'attache à moi comme à un heureux qu'on a fait. Si je suis au bal, je fais danser une laide, et elle danse toujours avec une grâce qui serait parfaite si elle était un peu moins recherchée: ses pieds sont un peu trop en dehors, ses mouvemens trop souples et trop multipliés; les laides tiennent singulièrement à la souplesse qu'elles regardent comme la physionomie du corps. Si je trouve ma laide dans un concert, je la suis au piano, elle a une charmante voix, une voix qui cherche l'âme, mais qui la cherche aussi un peu trop. Je ferme les yeux quand ma laide chante, car je devine la variété d'expression dont elle accompagnera son chant, et cette mobilité me fatigue comme le tournoiement de l'écureuil dans sa cage. Moi, j'aime à me laisser prendre, à me laisser paresseusement jouir; je prête flanc aux illusions que je regarde comme ce qu'il y a de plus doux et de plus réel dans la vie, je fuis tout ce qui pourrait les dissiper: je n'irais pas pour tout au monde épier le mécanisme des machines de l'Opéra; je n'ai jamais voulu voir une actrice hors du théâtre, un grand homme dans son intérieur, et je ferme les yeux quand ma laide chante. Mais c'est surtout dans une intime causerie que j'aime la laide, c'est là qu'elle sait dominer et plaire; ingénieuse fée, elle prend toutes les formes: elle flatte, elle caresse, elle pique, elle excite, elle brille, elle étincelle; car elle est plus piquante que tendre, elle fait feu comme le caillou sous le briquet, il en sort des mots inattendus, des pensées brillantes qui éblouissent comme un jet de

lumière; elle n'est pourtant pas toujours aussi chatoyante: si vous la prenez bien, vous pourrez faire vibrer des cordes plus tendres, elle deviendra sérieuse et émue; mais sa simplicité sera toujours ingénieuse, elle sera toujours un peu plus que bien, car elle sait qu'elle ne se sauve que par l'expression: elle fuit le calme et le repos qui font ressortir la beauté et qui éclairent la laideur.

Eh bien! si vous m'avez suivi pendant ces heures que je viens de rester auprès d'elle, ces heures qui ont passé si nuancées et si pleines, comparez-les à ces momens d'extase qui vous ont quelquefois ravi auprès d'une jolie femme; vous étiez là comme dans les éternelles délices de cet éternel élysée que l'imagination de nos poètes n'a jamais pu réchauffer; vous aviez tout vu d'un seul coup, l'admiration vous avait saisi au collet, vous n'aviez plus qu'à en rabattre, et vous n'éprouviez pas ce plaisir de recherches, cet intérêt de découvertes que cause une figure dont on a d'abord détourné les yeux et où on finit par trouver mille charmes inaperçus. Et puis, moi, je vous l'avoue, je déteste ces supériorités en quelque sorte matérielles et incontestables, qui imposent l'admiration comme un devoir; je n'aime pas les monarchies absolues, je veux élever ma royauté à ma guise; une jolie femme est une reine de droit divin, un despote d'Orient qui, se laissant adorer, pense encore beaucoup faire. L'aimable laide n'est reine que par élection; elle sait que sa puissance est précaire, qu'elle vous la doit; elle en sait gré, elle remercie et récompense en déployant toutes les richesses de sa pensée. Aussi, lorsqu'il me faut la quitter, je pars tout imprégné d'elle; j'ai l'air de fuir, tant je me hâte, afin qu'aucun contact étranger ne vienne effacer le sien; je regagne à grands pas ma solitude que je retrouve peuplée de fraîches et gracieuses pensées de femmes, qui voltigent autour de moi, lutines et légères, jusqu'à ce vague moment qui précède le sommeil,

qui colorent jusqu'à mes songes. Et à peine le jour vient-il rouvrir mes yeux, que je retrouve le souvenir de ma laide, indécis encore, mais enivrant et doux comme le léger parfum d'un bouquet de bal oublié la veille par une femme aimée.

Littérature.

LA VIE INTIME, poésie par A.-D. Latour *.

Entraîné par l'éclat de cette renommée si brillante et si chaste attachée aux poésies de M. de Lamartine, séduit par le charme d'une sympathie de pensée et d'amitié qui l'unit au modèle qu'il s'est choisi, M. Latour a peut-être trop suivi la nuance qui appartient aux *Méditations* et aux poèmes élevés qui firent la gloire de M. de Lamartine; mais si quelques critiques sévères l'accusent de trop d'imitation, toute la société littéraire ne fait entendre qu'un écho de louanges et d'encouragements pour le jeune poète dont nous annonçons la première production. Pour donner une esquisse de son mérite, nous citerons ici une de ses plus charmantes pièces de vers, qui doit être surtout sentie et comprise par les femmes.

A UN ENFANT.

Laisse en tes yeux si purs et si beaux d'innocence,
Tristes, plonger mes yeux;
Car j'ai besoin de voir aux regards de l'enfance
Se réfléchir les cieux.

L'aspect doux et serein de ta naïve joie
Calmera, pour un jour,
Ces orages brûlants qui me livrent en proie
Aux tourmens de l'amour.

Fuis-les, ces ouragans, courbe ta blonde tête,
Enfant, quand ils viendront;
Car on garde long-tems d'une telle tempête
L'empreinte sur le front.

* Chez Fournier, rue de Seine, n° 14.

Mais si Dieu l'a voulu, jette au cou de ta mère
Tes deux bras défaillans.
Une mère a toujours ses bras prêts, quand la terre
Manque à nos pas tremblans.

Une mère, vois-tu, c'est là l'unique femme
Qu'il faut aimer toujours,
A qui le ciel ait mis assez d'amour dans l'ame
Pour chacun de nos jours.

Aux suaves accords de sa voix douce et tendre,
Endormi mollement,
Enfant, aime ta mère, aime-la sans apprendre
Que l'on aime autrement.

Aimer! parole triste, insultante ironie
Pour qui vit un matin,
Mot fatal, et qui n'a d'écho dans cette vie
Qu'amertume et dédain!

Ah! choisir une femme, et créer autour d'elle
Tout un monde enchanté,
Et vouloir seulement pour la faire immortelle,
Une immortalité!

A ses moindres discours suspendre tout son être,
Ému d'un doux espoir,
Et mourir tout le jour, hélas! à se promettre
Un sourire le soir!

Et, lorsque ce regard que le regard mendie,
On n'a pu l'obtenir,
Sentir avec terreur à l'ame anéantie
Échapper l'avenir!

A la vie, au bonheur, dans sa douleur farouche,
Jeter un morne adieu,
Tomber à deux genoux, le front contre sa couche,
Et s'écrier: « Mon Dieu!

» Au lieu de les laisser l'un sur l'autre descendre
» Si pesans à mon cœur,
» Mon Dieu! ne pouvez-vous ensemble les reprendre,
» Tous ces jours de malheur! »

Épuiser ces tourmens qu'en ce monde où nous sommes
On ne peut exprimer,
Lentement en mourir... dans la langue des hommes
Cela s'appelle aimer.

MADEMOISELLE DE LIRON.

L'auteur de *Mlle Justine de Liron*, qui connaît cette littérature aimable et intime beaucoup mieux que nous, vient de l'augmenter d'une histoire touchante, qui, bien qu'offerte sous la forme du roman, garde à chaque ligne les traces de la réalité observée ou sentie.

M^{lle} de Liron est une jeune fille de vingt-trois ans, qui habite à Chamaillère, près Clermont-Ferrand, avec son père dont elle égaie la vieillesse tout en surveillant l'éducation de son cousin Ernest, de quatre ans moins âgé qu'elle. Le père d'Ernest était dans les ambassades. Voici l'âge d'y introduire Ernest. Pour y parvenir, on songe à M. de Thiézac, qui, de son côté, se voyant au terme décent du célibat, songe que M^{lle} de Liron lui pourrait convenir, et arrive à Chamaillère après l'avoir demandée en mariage. Or, Ernest aime sa cousine, qui l'aime un peu comme une mère et le traite volontiers en enfant. M^{lle} de Liron, toute campagnarde qu'elle est, a un esprit mûr et cultivé, un caractère ferme et prudent, un cœur qui a passé par les épreuves. Elle a souffert et elle a réfléchi. Une année avant qu'Ernest ne vint habiter Chamaillère, elle avait perdu un être bien-aimé.

M^{lle} de Liron a donc aimé déjà ; ce qui fait qu'elle est femme, qu'elle est forte, capable de retenue et de bons conseils ; ce qui fait qu'elle ne donne pas dans de folles imaginations de jeune fille, et qu'elle sent à merveille qu'Ernest lui est de beaucoup trop inégal en âge, qu'il a sa carrière à commencer, et que, si elle se livrait aveuglément à ce jeune homme, il ne l'aimerait ni toujours, ni même longtemps. Elle ne se figura donc pas le moins du monde un avenir riant de vie champêtre, de domination amoureuse et de bergerie dans ces belles prairies partagées par un buisson qu'elle a sous ses yeux, ou dans quelques rochers ténébreux de la vallée de Villars, qui n'est qu'à deux pas ; elle ne rêve pas son Ernest à ses côtés, pour la vie. Mais tout en se promenant avec lui sous une allée de châtaigniers devant la maison, tout en prenant le frais près de l'adolescent, sur un banc placé dans cette allée, elle le prépare à l'arrivée de M. de Thiézac qu'on attend le jour même ; elle l'engage à profiter de cette protection importante pour mettre un pied dans le

monde, et lui annonce avec gravité et confiance qu'elle est décidée à se laisser marier à lui.

L'emportement d'Ernest, sa bouderie, son dépit irrité, ses larmes, le détail du mouchoir, gracieux encore dans sa simplicité un peu vulgaire, tout cela est décrit avec charme. M. de Thiézac arrive avec son contrat de mariage et le brevet d'Ernest. Celui-ci l'accueille convenablement, et annonce bien haut, avec l'orgueil d'une résolution soudaine, qu'il part le lendemain de grand matin pour Paris.

Mais le soir même, quand tout le monde repose, que M^{lle} de Liron est seule, elle aperçoit Ernest ! Ernest lui-même, qui vient lui dire adieu, pour lui reprocher sa dureté, pour la voir encore, et partir en la maudissant.... Mais il obtient un aveu, et il part en bénissant sa cousine.

Le matin même M. de Liron a reçu à son réveil une lettre de sa fille, qui lui annonce qu'après avoir sérieusement réfléchi, elle croit devoir refuser la main de M. de Thiézac.

Un an se passe. M^{lle} de Liron était belle, mais ne l'est déjà plus autant, car sa beauté va s'altérer avec sa santé jusque-là si parfaite, et quand Ernest la reverra après le terme prescrit, malgré l'amour d'Ernest et ses soins de plus en plus tendres, elle lira involontairement dans ses yeux qu'elle n'est plus tout-à-fait la même. La nuit du départ d'Ernest, M^{lle} de Liron, pâle, en robe blanche, à demi pâmée d'effroi, ses grands cheveux noirs, que son peigne avait abandonnés, retombant sur son visage, et ses yeux éclatants de la vivacité de mille émotions, M^{lle} de Liron en ce moment était au comble de sa beauté et atteignait l'idéal. C'est ainsi qu'Ernest la vit, et qu'elle se grava dans son cœur.

Lorsqu'Ernest, profitant d'un cougé, arrive à Chamaillère, il trouve son amie souffrante depuis un an, et déguisant en vain, sous un air d'indifférence et de gaité, ses appréhensions trop certaines ; la nouvelle position des deux amans,

l'embarras léger des premiers jours, le rendez-vous à la chambre, le bruit de la montre accrochée encore à la même place, cette seconde nuit qu'ils passent si victorieusement, et qui laisse leur ancienne nuit du 23 juin unique et intacte, les raisons pour lesquelles M^{lle} de Liron ne veut devenir ni la femme d'Ernest, ni sa maîtresse, cette vie de chasteté mêlée de mains baisées, de pleurs sur les mains, et d'admirables discours; enfin, la maladie croissante, la promesse qu'elle lui fait donner qu'il se mariera, l'agonie et la mort, tout cela forme une moitié de volume pathétique et pudique, où l'âme du lecteur s'épure aux émotions les plus vraies, comme les plus ennoblies. Écoutons M^{lle} de Liron dans cette seconde nuit, qui n'amène ni rougeur, ni repentir. « Ah! mon ami, crois-moi, il faut laisser venir le bonheur de lui-même; on ne le fait pas. As-tu jamais essayé dans ton enfance de replacer ton pied précisément dans l'empreinte qu'il venait de laisser sur la terre? on n'y saurait parvenir, on altère toujours les bords!... Va! nous sommes bien heureux! peu s'en est fallu que nous gâtions aujourd'hui notre admirable bonheur de l'année dernière! crois-moi donc, conservons notre 23 juin intact: c'est le destin qui l'a arrangé; c'est Dieu qui l'a voulu: aussi son souvenir ne nous donne-t-il que de la joie. »

Si Ernest eût vécu à une époque chrétienne, j'aime à croire qu'il ne se fût pas marié après la perte de son amie, et qu'il fût entré au moins dans l'ordre de Malte. Mais enfin, il faut le dire, il devint raisonnablement heureux.

Album.

Le directeur du Théâtre Italien, M. Robert, vient d'arriver à Paris pour se mettre en mesure de faire l'ouverture de la nouvelle campagne le 1^{er} octobre prochain. La salle, restaurée à l'extérieur et à l'intérieur, repeinte en entier sur les dessins de peintres habiles, promet de devenir cet hiver un charmant lieu de rendez-vous pour le monde fashionable. Parmi les principaux sujets que nous posséderons, on cite MM. Rubini, Tamburini, Santini, M^{lle} Julie Grisi, que tant de fois l'année dernière on a eu occasion d'applaudir, et M^{mes} Caroline Ungher, Schulz, *soprani*, Fanti, *contralto*, que l'on ne connaît encore que de réputation à Paris. La saison sera terminée le 31 mars 1834, et au répertoire courant l'administration promet d'ajouter quatre ouvrages nouveaux, parmi lesquels on distingue la *Norma* de Bellini, déjà représentée à Londres; *Gianni di Calais*, de Donizetti, opéra traduit ou imité du fameux mélodrame de *Jean de Calais*, célèbre à l'Ambigu-Comique, et probablement *Parisina*, du même compositeur.

— L'Opéra ne tardera pas à être au grand complet avant peu. M^{me} Damoreau, M^{me} Montessu, M^{lle} Taglioni, sont revenues de leurs grandes tournées dramatiques. M. Adolphe Nourrit est attendu avant peu. Grâce à la présence de ces artistes distingués, nous aurons bientôt la reprise d'*Ali-Baba*, et la représentation d'un ballet nouveau dont le titre est jusqu'à ce jour un mystère.

— Pendant que les autres théâtres de Paris se jettent tant qu'ils le peuvent dans les innovations, prodiguent sur la scène les tableaux lestes et peu gazés, le Gymnase, fidèle à ses traditions, nous offre la sombre physionomie du roi Louis XI, en compagnie de son trop célèbre compère Tristan. Tous deux sont amoureux, tous

deux en bonne fortune, et c'est pour cette raison, sans doute, que l'ouvrage nouveau est intitulé *Louis XI en goguettes*. Ce titre n'est pas très-justifié, et l'ouvrage, en général, manque de la gaieté folle qu'il ferait supposer. Point d'extravagances, point d'ivresse, mais une intrigue commune, mais une rivalité qui ressemble à tout. Une scène, la dernière, a seule fait applaudir cette production nouvelle. Louis XI, qui est fort bien représenté par Bouffé, pardonne à un rival que déjà Tristan réclamait comme une proie à lui acquise. Ce vaudeville est de M. Alexis de Comberousse; sans la prétention du titre qui promettait plus que l'ouvrage n'a tenu bien certainement, il aurait produit beaucoup plus d'effet.

— Désespérant sans doute de produire des chefs-d'œuvre, nos auteurs, actuellement, cherchent à se rapprocher de la nature et à s'en montrer imitateurs exacts. Leur exactitude va maintenant à l'extrême; grâce à eux, nous voilà ramenés à la plus simple expression du vrai, et l'humanité sans chemise et sans culottes se promène sur les scènes de nos différens théâtres, comme naguère elle se promenait couverte des vêtemens moraux du moyen âge, ou des vertugadins, protecteurs d'une époque cependant toute licencieuse. Depuis quelques jours on représente sur le théâtre du Palais-Royal un vaudeville de MM. Leuven et Émile Vanderburch, intitulé *les Baigneuses*. Cet ouvrage est un souvenir de la *Chaste Suzanne*, des *Ensorcelés*, de bien d'autres pièces encore; mais ce qui la distingue de ses devancières, ce sont deux scènes extrêmement scabreuses. Dans l'une une douzaine de villageoises, représentées par de jeunes et jolies actrices,

ôtant cornettes et guimpes, corsages et cotillons, se disposent à prendre le plaisir du bain. Dans l'autre, qui est plus complète que celle-ci, deux vieillards, pour se dérober à une juste vengeance, se cachent dans l'eau où ils s'enfoncent jusqu'au menton. Cachés derrière des roseaux, ils se débarrassent successivement de leurs habits, gilets, bas, culottes, voire même de leurs chemises que leurs bras maigres secouent en l'air. Puis ils apparaissent nus... enveloppés dans des nappes. La majorité des spectateurs a beaucoup ri de ces scènes de nature; les autres... mais on le sait, les minorités ne comptent pas dans les gouvernemens représentatifs.

— Au nombre des bonnes nouveautés littéraires qui ont paru depuis quelque tems, on peut placer le beau roman italien de M. Azeglio, qui, sous le titre d'*Hector Fieramosca*, obtient un si brillant succès à Milan et dans le reste de l'Italie, que plusieurs éditions ont à peine suffi à l'empressement des lecteurs. Une traduction simple et élégante de cet ouvrage, dont le sujet est emprunté aux fastes de l'histoire d'Italie du 15^e siècle, vient d'être publiée par l'éditeur Hippolyte Souverain. L'auteur de ce travail, M. Blanchard, l'a enrichi d'une notice curieuse sur Manzoni et Azeglio, son gendre, et d'un *Essai sur les Romans du moyen âge*, par Paulin Pâris, de la Bibliothèque royale.

En attendant que nous rendions compte de ce livre, nous signalerons son bon marché qui nous a frappé. — Le prix des deux volumes in-8^o, avec une jolie couverture, n'est, par extraordinaire, que de 7 fr. 50 c.

A ce Numéro est jointe la planche 999.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n^o 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S^t-LOUIS, N^o 46, AU MARAIS.

5 Septembre 1833.

N^o 999

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o 24 près le passage de l'Opéra.
Coiffure Exécutée par M^{lle} Croizat rue de l'Odéon N^o 33. Robe d'Organdi.

Mess^{rs} J. & J. Fuller N^o 34 Rathbone Place London.

Ayuntamiento de Madrid





